

par un sourire extatique, découvraient ses dents blanches comme des perles de corail rose...

Fabrice la contemplait avec des yeux où brillait un feu sombre.

Après un instant de silence il continua :

— Que vous êtes belle ainsi, ma bien-aimée ! Et si j'étais parti ce soir, que de bonheur perdu pour moi ! Je n'aurais pas contemplé ces prunelles humides dont le diamant noir envirait l'éclat... Je n'aurais pas respiré ce parfum que votre chevelure exhale et qui m'enivre... Oh ! nuit bien heureuse, nuit bénie, si tu pouvais ne jamais finir !...

— Vous m'aimez, n'est-ce pas ? murmura la jeune fille.

Si je vous aime ? Ah ! d'une toute mon âme, de tout mon cœur, de toutes mes forces !... Vous êtes l'unique but et le seul espoir de ma vie... Ou plutôt vous êtes ma vie elle-même. Sans vous pourrais je vivre !...

— Et va, m'aimerez toujours ainsi ?...

— Toujours !... Ne le savez-vous pas ? Ne le sentez-vous pas ?...

— Je le sais... Je le sens... Je le crois, mon Fabrice... Mais t'aime à nous l'entendre dire... Répétez-le...

— Ah ! répeta Fabrice Toujours ! toujours !...

Paula avait fermé les yeux pour mieux savourer l'harmonie de cette voix qui lui promettait un amour sans fin, une éternité de bonheur...

Fabrice appuya ses lèvres sur les paupières abaisées de la jeune fille.

Ce baiser ne dura que la vingtaine partie d'une seconde.

Soudain, dans la nuit silencieuse, un coup de cloche retentit.

Une main inconnue sonnait à la grille de la villa.

Cette vibration soudaine rappela l'orpheline à elle-même, comme aurait pu le faire le choc d'une étincelle électrique.

— Maudit soit l'importun ! pensa le jeune homme avec rage. Comment retrouver l'occasion perdue !

Un second coup de cloche résonna, plus violent encore que le premier.

La villa, nous le savons, n'était séparée du chemin de halage que par une cour.

L'orpheline s'élança à la fenêtre, se pencha au dehors... et vit une forme de femme derrière la grille.

— Qui vient ainsi ? demanda-t-elle.

— C'est moi, mademoiselle...

— Qui, vous ?

Madeleine, la servante de M. Georges, s'arrive d'Auteuil tout exprès pour vous apporter une lettre pressée de mon maître.

Fabrice sentit l'organe qui lui tenait lieu de cœur se contracter légèrement.

Paula devint pâle comme une morte et s'écria :

— Une lettre du docteur ! Une lettre pressée ! Est-il arrivé là-bas quelque chose d'imprvu ?

— La lettre vous le dira, mademoiselle... Faites-moi vite venir...

— J'y vais moi-même.

Mademoiselle Baltus se fit qu'un bond de l'appartement de Fabrice dans le sien, agita la sonnette qui devait éveiller sa femme de chambre, alluma une bougie, descendit, prit une clef dans le vestibule et ouvrit la grille.

— A coup sûr, Jeanne est morte dans la journée, pensa Fabrice tout seul, et voici la nouvelle qu'on apporte à Paula... Cette vieille folle de Madeleine est arrivée trop tôt.

L'orpheline remonta avec la lettre de Georges.

La femme de chambre, mal éveillée et vêtue à la hâte, l'attendait.

— Voulez si M. Leclerc est encore debout, dit mademoiselle Baltus à la jeune camériste, et dans ce cas, priez-le de venir ici...

Une minute plus tard, Fabrice entrait.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda-t-il. J'ai entendu sonner deux fois... J'espére qu'il ne se passe rien de fâcheux !...

— C'est une lettre de M. Vernier... répondit Paula. Je vous ai attendu pour l'ouvrir, car les choses qu'elle contient vous intéressent certainement autant que moi...

Elle déchira l'enveloppe et lut à haute voix :

— Chère mademoiselle Paula :

— Dieu fait parfois des miracles...

— Il vient de nous en donner la preuve en envoyant à madame Delarivière des lueurs de raison...

— Elle semble se souvenir... Elle articule certains noms qu'elle paraissait avoir oubliés...

— Peut-être, cette nuit, se souviendra-t-elle tout à fait... Peut-être parlera-t-elle demain...

— Venez le plus tôt possible, je vous en prie... Nous avons besoin de vous.

— Edmée vous envoie ses tendresses ; je mets à vos pieds mes respects.

— GEORGES VERNIER

Nous devons renoncer à décrire l'attitude de Fabrice pendant qu'il écoutait cette lecture.

Malgré son empire sur lui-même il tremblait de la tête aux pieds. De grosses gouttes de sueur coulant sur son front trahissaient son anéantissement absolu.

Mademoiselle Baltus ne songeait guère à l'examiner et ne s'aperçut de rien.

— Des lueurs de raison... s'écria-t-elle. Des éclairs de mémoire... Dieu a fait un miracle... Je pars à l'instant !...

— Vous partez !... répeta Fabrice avec stupeur...

— Certes ! N'avez-vous pas entendu qu'on a besoin de moi là-bas !

— Mais il n'y a plus de train pour Paris cette nuit !

— Ce n'est point un obstacle... Mes chevaux me mèneront à Auteuil en quatre heures...

Elle ajouta, en s'adressant à la femme de chambre :

— Reveillez Joseph sur-le-champ et qu'il attelle sans perdre une minute Jack et Dick à la victoria...

Fabrice avait eu le temps de se remettre.

— Je vous accompagnerai, fit-il dès que la camériste fut sortie.

— Non, mon ami... C'est impossible !

— Pourquoi ?

Le docteur Vernier, en nous voyant arriver ensemble, comprendrait que je vous avais gardé cette nuit à la villa.

— Eh ! bien, qu'importe ?

— Il importe beaucoup... Je tiens à son estime... Or, mon imprudence lui semblerait étrange car, je commençais à le comprendre, nous avons été tous les deux bien imprudents !...

En prononçant ces derniers mots Paula rougit un peu, puis elle continua :

— Mais je ne partirai pas seule... La vieille Madeleine voyagera avec moi... Vous, mon ami, reposez-vous ici cette nuit, et demain, ou plutôt ce matin, venez à Auteuil... Vous viendrez, n'est-ce pas ?

— Ah ! certes, j'irai !... et jusqu'au moment de vous voir les minutes me sembleront des heures !...

— Merci Fabrice...

— La victoria est attelée, mademoiselle... dit la femme de chambre en rentrant.

Mademoiselle Baltus se coiffa d'un petit chapeau noir, jeta sur ses épaules un burnous de cachemire, tendit son front aux lèvres du jeune homme et sortit en murmурant.

— A bientôt, ami... je vous attends....

En montant en voiture elle leva les yeux vers la fenêtre de sa chambre.

Fabrice s'y trouvait encore.

Ils échangèrent un geste d'adieu en appuyant la main sur leurs lèvres comme pour s'envoyer l'un à l'autre en baiser.

La voiture partit.

Pendant le trajet mademoiselle Baltus questionna Madeleine, mais la vieille servante, fidèle à la consigne donnée, ne répondit que des choses identiques à celles contenues dans la lettre du docteur.